

LA COLONISATION
DU
PAYS KOULANGO

(Haute Côte-d'Ivoire)

PAR LES LOBI DE HAUTE-VOLTA

par Georges SAVONNET

Dès les temps les plus reculés, les déplacements humains ont affecté la surface de notre planète : mouvements de masses, pour la plupart, qui intéressaient l'ensemble d'une population à la recherche de terres nouvelles ou de pâturages plus vastes. De nos jours, l'apport des techniques modernes a modifié l'aspect de ces migrations qui concernent chaque travailleur individuellement. Il arrive souvent que ces migrations soient définitives, sans esprit de retour au pays d'origine : abandon des villages par des ruraux qui s'installent dans les centres urbains. Parfois les migrations sont temporaires : appel de main-d'œuvre saisonnière sur les grandes exploitations ou sur les vastes plantations à cultures intensives. Les déplacements de populations entières s'observent encore dans certaines régions peu touchées par les techniques modernes : l'Afrique Noire en offre des exemples et tout particulièrement la Haute-Volta.

En Haute-Volta, en effet, les migrations de type archaïque coexistent encore avec les déplacements de main-d'œuvre de type moderne. En ce qui concerne ces dernières, si l'exode rural vers les villes n'a jamais présenté un caractère inquiétant, comme ce fut le cas pour Dakar ou Abidjan au cours de ces vingt dernières années, les migrations saisonnières, par contre, qui, chaque année affectent un nombre élevé d'éléments jeunes de la société en quête de travail sur les plantations de Côte-d'Ivoire ou du Ghana, atteignent une amplitude assez grande pour que les pouvoirs publics se soient penchés sur ce problème dans un souci à la fois d'unité nationale, de stabilité politique et de rentabilité économique.

Par contre, on peut regretter que d'autres migrations, de type encore archaïque, n'aient pas jusqu'ici suscité le même intérêt ; elles se traduisent, il est vrai, par des mouvements de populations lents et continus, plus difficilement perceptibles dans un temps limité,

O. R. S. T. O. M.

16 DEC. 1968

Collection de Référence

n° 2645

mais qui, pour être discrets, n'en privent pas moins chaque année le jeune Etat voltaïque de quelques centaines de familles, lesquelles abandonnent définitivement et sans esprit de retour leurs champs épuisés pour s'installer sur les terres neuves de Côte-d'Ivoire. Cette hémorragie démographique lente, imperceptible et non équilibrée par des apports nouveaux, risque cependant, dans un avenir plus ou moins lointain, d'abaisser dangereusement le potentiel économique régional, sans compensation pour la région de départ.

Tel est le cas des Lobi, établis dans le Sud-Ouest de cet Etat, qui poursuivent encore de nos jours leur lente poussée vers le Sud et le Sud-Est, vers les terres neuves du pays koulango.

Dans cette brève étude consacrée à ce type de migration archaïque, nous essaierons d'analyser les principaux traits qui le caractérisent : amplitude du mouvement, causes de départ, processus du déplacement, choix du nouvel emplacement, contacts avec les populations déjà installées (principalement avec les premiers occupants : les Koulango) ; enfin, nous signalerons les quelques problèmes que pose cette migration particulière. Toutefois, nous limiterons cette étude aux Lobi établis dans le Sud et le Sud-Est de Gaoua et à leur déplacement dans les régions de Danoa et de Bouna en Côte-d'Ivoire (1).

LE PAYS

Gaoua est situé dans une région au relief accusé, aux formes souvent massives, parfois hardies. Des séries de hautes collines aux pentes raides, de plateaux au sommet tronqué, parfois cuirassés et nus, entaillés par de larges vallées, laissent au voyageur une impression de relief montagneux qui tranche avec celui des environs, aux formes plus molles. Cette impression est encore accentuée par le tracé très sinueux des routes et des pistes caillouteuses qui s'insèrent dans certaines vallées étroites, traversant de petits cols, enjambent des rivières au lit encaissé, souvent à sec et encombré de blocs rocheux.

Si le sommet de chaque plateau, de chaque colline est largement ceinturé par une végétation buissonneuse, les vallées, par contre, apparaissent (en saison sèche surtout) totalement dénudées, parsemées çà et là de quelques arbres. Les fermes dispersées se sont généralement installées à mi-pente et à quelques centaines de mètres de la rivière.

L'altitude moyenne est d'environ 400 mètres. Mais le sommet le plus élevé (le mont Koyo qui se dresse au Sud de Gaoua) atteint 495 m. Cette région est située presque entièrement sur les bandes

(1) Des familles lobi établies plus au Nord — entre Diébougou et Gaoua — émigrent vers l'Ouest dans les terres occupées par les populations dian et gan qu'elles refoulent peu à peu ; d'autres, moins nombreuses, semble-t-il, s'installent plus au Sud-Ouest chez les Loron ou Tégoussié entre Kampi et Téhini.

de Birrimien qui, du Sud au Nord, découpent en lanières la Côte-d'Ivoire et le Sud-Ouest de la Haute-Volta. Les formes les plus vives du relief appartiennent au Birrimien supérieur ; les formes molles, au Birrimien inférieur. Les premières sont constituées par des roches dures très redressées, parfois presque verticales — dolérites, basaltes, derniers vestiges d'un ensemble volcanique enchevêtré (2). Les secondes (plateaux et collines) correspondent à des roches schisteuses et métamorphiques du Birrimien inférieur. La décomposition de ces roches — principalement celles appartenant au Birrimien supérieur — donne des sols profonds et fertiles.

Plus au Sud, quand, en suivant la piste de Bouna, on a dépassé Batié, on voit les formes du relief s'estomper : voici des ondulations à large amplitude séparées par des vallées au fond marécageux et aux pentes souvent sablonneuses. Les parties hautes sont couronnées par des croûtes ferrugineuses démantelées par plaques. Le cours de la rivière est souligné en toutes saisons par une bande de végétation toujours verte. De part et d'autre de la vallée, lorsque l'homme n'y a pas établi ses cultures, une forêt d'arbustes en ordre lâche occupe les pentes et les sommets. Par places se sont installés quelques hameaux lobi aux habitations dispersées ou de minuscules villages koulango blottis près de leur forêt sacrée. Ici, l'altitude moyenne se situe aux environs de 300 mètres. Toute la région de Bouna repose sur le socle granitique, excepté l'étroite frange orientale constituée par le Birrimien dans lequel la Volta Noire a creusé son lit. Seules, les collines de Kpwéré, constituées par des roches du Birrimien supérieur, culminent à l'altitude de 500 mètres.

Le climat varie très peu de Gaoua à Bouna. La moyenne annuelle des précipitations passe de 1 200 mm dans la région de Gaoua à 1 300 mm dans celle de Bouna. Elles sont réparties sur cinq mois de l'année : de mai à septembre. La moyenne des amplitudes thermiques maximales est légèrement plus faible au Sud (12 - 30 °C) qu'au Nord (10 - 35 °C). L'influence de l'harmattan (vent sec venu de l'Est), qui souffle de décembre à mars, est plus sensible à Gaoua qu'à Batié et à Bouna.

Tel est, brièvement décrit, le pays situé dans le quadrilatère Gaoua, Kampti, Bouna, Batié, où se sont installés les Lobi et les Koulango, populations sur lesquelles portera l'essentiel de cette étude. Mais nous ne pourrions ignorer les Birifor et les Dagari, établis principalement le long de la Volta.

L'AMPLITUDE DES MIGRATIONS LOBI

Cette région, vaste comme deux départements français, était primitivement occupée par les Koulango du Nord (3), qui avaient

(2) SAGATZY, « La géologie et les ressources minières de la Haute-Volta, » *Bulletin des mines de l'A.-O.F.*, n° 13, Dakar, 1954, p. 63.

(3) Un groupe koulango beaucoup plus important est installé au Sud de Bouna dans la région de Bondoukou, en Côte-d'Ivoire.

bâti leurs villages sur les terres de Batié, Gaoua et peut-être même jusqu'à Diébougou ; ils avaient pour voisins les Gan, les Dian, les Pougouli. La poussée lobi venue de l'Est, les refoula progressivement vers le Sud où ils vivent actuellement dans la subdivision de Bouna ; leur nombre ne dépasse pas 4 000.

La population dont l'afflux les chassa et qui se dénomme elle-même lobi (4) groupe 120 000 individus environ. S'ils s'installèrent en majeure partie — 90 000 — en Haute-Volta dans la région de Gaoua-Batié-Kampti, un certain nombre de familles, prolongeant cette poussée, a pénétré dans le Nord de la Côte-d'Ivoire et a atteint la région de Bouna-Téhini, où ils se retrouvent aujourd'hui au nombre de 30 000 environ.

Si l'on en croit leurs traditions et leurs légendes, si l'on se réfère aussi aux travaux des chercheurs — en particulier ceux de H. Labouret (5) —, les Lobi sont venus de la rive gauche de la Volta Noire — Ghana actuel —. Ils auraient commencé à traverser le fleuve à la fin du XVIII^e siècle en deux points précis : la région de Nako et celle de Momol ou Batié-Nord, villages situés respectivement au Nord-Est et à l'Est de Gaoua. A partir de ces deux « têtes de pont », les Lobi se partagèrent en deux groupes qui se sont par la suite quelque peu différenciés au contact de leurs voisins immédiats : ceux du Nord, ou Lobi de la plaine, ceux du Sud ou Lobi de la montagne. Les premiers, au contact des Dian et des Gan qui les avaient précédés, s'assimilèrent à eux ou les refoulèrent vers l'Ouest. Les seconds rencontrèrent les Koulango très peu nombreux qu'ils repoussèrent progressivement vers les contrées plus méridionales sans se mêler à eux, semble-t-il. D'après des sondages effectués auprès d'une centaine de familles établies actuellement en Haute Côte-d'Ivoire, il est possible de connaître et de dater, approximativement le cheminement de cette dernière fraction lobi de la montagne dans sa migration vers le Sud.

Après s'être installés dans la région de Momol, Bousséra, Iridiaka (fig. 10) durant la première moitié du XIX^e siècle, certaines familles avaient déjà atteint la région de Midebdo, Pampouna, Boussoukoula lors du passage du fils de Samori (Sarantyé Mori) et de ses troupes en 1897. Ils pénétrèrent progressivement, au début de ce siècle, dans les contrées voisines de Danoa et de Varalé. Actuellement, et depuis une trentaine d'années environ, ils s'établissent

(4) Nous distinguons ici le groupe lobi *stricto sensu* des gens du rameau lobi défini par H. Labouret, qui comprend outre les Lobi (120 000), les Gan (4 000), les Dian (8 000), les Birifor (55 000).

(5) LABOURET H., *les Tribus du rameau lobi* (Institut d'ethnologie, Paris, 1931, « Les bandes de Samori dans la haute Côte-d'Ivoire, la Côte-de-l'Or et le pays lobi », *Afrique française, Renseignements coloniaux*, n° 9, Paris, août 1925. — « Les mystères des ruines lobi », *R.E.T.P.*, Paris, 1920, p. 117 et s. — TAUXIER, *le Noir de Bondoukou* (Paris, 1921). — DELAFOSSE, « A propos de constructions en pierres maçonnées existant dans le Lobi (bassin de la Volta Noire) », *l'Anthropologie*, 1911-1913.

nombreux aux environs de Saye, de Yalo et de Bouna, plus au Sud.

Ainsi, en deux siècles, les Lobi de la montagne ont effectué un mouvement migratoire tournant d'une amplitude variant entre 120 et 180 km : de Momol, au bord de la Volta, après avoir colonisé les zones presque vides de l'Ouest et avoir refoulé les Gan et les Koulango, ils se heurtent, aux environs de Kampti, aux populations déjà installées et plus nombreuses : les Tégouéssié, les Gan et peut-être même déjà à certaines familles lobi de la plaine venues de Nako. Ne pouvant plus dès lors progresser vers l'Ouest, ils amorcent un mouvement vers le Sud : ils occupent les régions de Pampouna, de Dobéna, de Midebdo qui deviennent des lieux de relais pour une nouvelle poussée vers le Sud : Kalamon, vers les cantons de Bous-soukoula, de Danoa. Mais là ne s'arrête pas leur progression vers les régions plus méridionales.

En 1936, sur le canton de Boussoukoula (pour lequel on possède des renseignements démographiques précis) vivait une population s'élevant à environ 6 200 habitants. Dès 1950, ce chiffre s'abaisse à 3 700, et en 1956, ce canton ne compte plus que 2 350 habitants. En un peu plus de vingt années, il s'est dépeuplé de près des deux tiers de ses habitants qui ont émigré vers le Sud : Danoa, Bouko, Saye. On peut supposer que cette dépopulation a affecté dans des proportions semblables les cantons de Midebdo, de Pampouna, de Passéna — qui groupaient en 1958 un peu plus de 10 000 âmes —. Cependant ces cantons ont conservé et conservent encore actuellement un certain rôle dans le mouvement migratoire lobi : ils demeurent une sorte de relais pour les familles qui abandonnent les terres du Nord. Nombre d'entre elles s'établissent dans ces cantons pendant quelques années avant de choisir en pays koulango des lieux plus propices.

En même temps, ces cantons-relais sont des centres de dispersion vers des régions données. Ainsi, les Lobi qui vivent à Boussoukoula se dirigeront de préférence, lors de leur prochain bond migratoire, vers Danoa, Bouko. Ceux de Dobéna et de Passéna — situés plus à l'Ouest — rechercheront des terres neuves vers Lankio, Doropo, Saye. Midebdo fournira des émigrants vers la lisière de la réserve de faune de Bouna : à Angaye, Yalo, Saye.

Par suite, ces trois cantons « médians » possèdent une population fluctuante qui gonfle ou diminue au cours des années, et se comportent en même temps comme centre de relais et centre de dispersion. Cette constatation ne doit pas, certes, être érigée en loi générale : il n'est pas rare, en effet, de découvrir dans la région de Yalo ou de Saye des campements lobi venus directement des cantons d'Iridiaka ou de Bousséra, situés à 120 km à vol d'oiseau, plus au Nord.

Actuellement, et ceci depuis 1950 environ, on assiste dans le Sud à un mouvement migratoire de direction Ouest-Est ; les

Téguéssié (ou Loron) [6] de la région de Téhini sont eux aussi attirés par les terres vierges de la région de Saye. Refoulés de la réserve de faune de Bouna constituée à cette date, et désireux de cultiver des terres neuves, ils s'installent progressivement aux environs de Mampèr, de Konzié, de Saye : cette région devient le lieu de convergence des émigrants septentrionaux et occidentaux.

Seules, jusqu'à présent, les « marches » de l'Est, situées aux confins du Ghana, entre la Volta, la ville de Bouna et la piste qui relie cette agglomération aux villages de Bouko et de Danoa, ont été à peu près épargnées par la colonisation lobi. Cette zone frontière est occupée en quelques points par de modestes hameaux ou des villages birifor (région de Kpwéré) et même dagari, venus semble-t-il directement du Ghana.

Ainsi, ce mouvement migratoire des Lobi de la montagne, qui prit naissance il y a deux siècles à Momol, sur les bords de la Volta Noire, a balayé une région vaste comme deux départements français. Cette poussée, de direction N.-E. - S.-O. à l'origine, amorce actuellement un mouvement perpendiculaire au premier : N.O. - S.-E. et se dirige à nouveau vers le fleuve. On peut imaginer, si aucune entrave n'est offerte à cette nouvelle progression, que, dans un avenir proche (quelques dizaines d'années), les Lobi atteindront à nouveau la Volta, la traverseront d'Ouest en Est et occuperont à nouveau les régions abandonnées à la fin du XVIII^e siècle par leurs ancêtres.

Mais il est bien téméraire de formuler de telles hypothèses : les mouvements de migration obéissent à des facteurs psychologiques, à des impulsions de masses, à des impératifs économiques difficiles à prévoir ou à déceler. Tout au plus peut-on essayer de faire l'inventaire de ces facteurs qui déterminent chez les Lobi une telle instabilité.

LES CAUSES DES MIGRATIONS LOBI

Les raisons qui incitent le Lobi à de perpétuelles et durables migrations sont nombreuses. Dans cet éventail largement ouvert, évoquons successivement les impératifs d'ordre économique (système agricole très primitif), des justifications d'ordre religieux (liens très lâches qui unissent le culte de la terre au culte des ancêtres et au lieu de leur sépulture), mais aussi des impulsions d'ordre psychologique et social.

(6) Les Téguéssié, appelés par les Lobi « Touni » (sing. Toun), par les Dioula « Loron », formeraient une secte religieuse plutôt qu'un groupe ethnique. D'après H. LABOURET et des informations plus récentes recueillies sur place, cette secte serait formée par des Lobi, des Koulango, qui, au contact des Gan, auraient adopté leurs dieux et leur langue. Ce groupe formé dès les premiers passages lobi dans la région de Nako, aurait émigré vers l'Ouest et le Sud-Ouest de Kampti. Ils passent pour être encore les maîtres de la terre à l'Ouest d'une ligne qui part de Nako, passe par Gaoua et atteint un point à l'Est de Téhini.

Le mode d'exploitation du sol par le Lobi de la montagne est extrêmement primitif ; il ne permet pas de restaurer la fertilité des terres : la brousse une fois détruite, le sol est utilisé jusqu'à épuisement. Abandonné à la jachère pendant quelques années (6 à 8 ans au maximum), le champ est à nouveau cultivé jusqu'à l'extrême limite. Si, dans la région de Bousséra-Iridiaka (proche de celle occupée par les Birifor, meilleurs agriculteurs), on emploie timidement la fumure des troupeaux, si on aménage sommairement les champs en pente pour lutter contre l'érosion, à Pampouna, à Midebdo (cantons plus méridionaux) par contre la fumure est presque toujours totalement inconnue. Chaque année, on rejette à l'extérieur le fumier qui encombre l'étable et qui ne sera pas utilisé à des fins agricoles ; tout au plus pourrait-il servir à recrépir les murs de la ferme en fin de saison sèche. Dans de telles conditions, la terre, aussi riche soit-elle (7), s'épuise rapidement. Elle est progressivement lessivée par les eaux de pluie torrentielles de l'hivernage qui mettent à nu la roche stérile. Le cycle inhérent à ce genre d'exploitation devient inévitable : le cultivateur étend la superficie de ses cultures pour compenser les baisses de rendement, il défriche des lopins de brousse de plus en plus éloignés de sa ferme ; enfin, dernier stade de ce cycle : la pression démographique s'accroît ; incapable de modifier rapidement et radicalement ses méthodes de culture, le Lobi doit abandonner cette terre devenue ingrate.

Aucun lien affectif ou religieux ne semble de succroît assez puissant pour retenir le paysan lobi dans ces lieux où il a vécu péniblement de nombreuses années. Avec une certaine indifférence, semble-t-il, un certain détachement, il abandonnera les tombeaux où sont enterrés ses ancêtres et les autels qui leur sont dédiés (8). Les ancêtres, en Afrique Noire, sont généralement honorés en même temps que les dieux de la terre auxquels ils sont associés pour l'exploitation du sol. Certes, ces divinités de la terre sont, ici aussi, vénérées en tout lieu. Elles sont invoquées en maintes occasions — sécheresse anormalement longue, maladie, décès —, elles sont honorées par des libations de bière de mil ou de sang d'animaux sacrifiés sur leurs autels. A ces rituels propitiatoires ou expiatoires adressés aux divinités maîtresses de la terre, on associe volontiers le culte des ancêtres. Mais il apparaît nettement ici que cette association n'a pas un caractère indispensable.

(7) Le Sud et le Sud-Est de Gaoua sont situés en grande partie sur le Birrimien, la décomposition des roches (dolérites et basaltes) donne des sols riches. Plus au Nord, les populations bwaba de la région de Houndé ont utilisé d'une façon quasi permanente ces terres sans jamais les épuiser, grâce à l'application de méthodes culturales et de systèmes de fumure simples qui sauvegardent leur richesse (Cf. G. SAVONNET, « Système de culture perfectionnée pratiquée par les Bwaba — Bobo-Oulé — de la région de Houndé », in *Bulletin de l'I.F.A.N.*, T. XII, série B, nos 3 et 4, 1959, p. 425-458.

(8) Il semblerait que certains groupements lobi emmèneraient avec eux les effigies représentant les proches décédés, effigies taillées grossièrement dans le bois au moment des funérailles et placées sur l'autel des ancêtres.

Cette absence de liens étroits entre les dieux de la brousse (dispensateurs de prospérité) et les ancêtres (premiers occupants des lieux) permet donc au Lobi de se libérer facilement des attaches qui pourraient encore le retenir sur la terre des Anciens de sa famille et d'abandonner sans regret ces lieux qui lui sont devenus hostiles.

Cette souplesse dans le comportement religieux, qui lui permet de s'adapter facilement aux exigences de cette vie instable, de rompre toute attache avec le passé, avec le souvenir des Anciens dont les tombeaux resteront abandonnés, semble liée à deux traits particuliers de son caractère : son individualisme farouche et un sens égalitaire très accusé.

Cet individualisme se traduit même dans le paysage par la dispersion de son habitat dans la brousse. Chaque ferme est séparée de la voisine par une ou plusieurs centaines de mètres. Chaque habitation ou *tuoré* n'abrite que les membres de la famille proche. Dès qu'un fils a fondé un foyer et qu'un enfant est né de cette union, il se hâte de se séparer de ses parents et de vivre dans son propre *tuoré*. Il fait certes appel régulièrement à ses compagnons, à ses amis, aux membres de sa famille pour construire son habitation, pour aménager ses champs, biner son mil ou le récolter. Mais ses relations avec sa famille et son groupe se limitent dès lors à cet échange de services indispensable à la bonne marche de son travail.

Son individualisme que complète un sens égalitaire aigu et une susceptibilité chatouilleuse le fait entrer en conflit avec ses voisins pour les motifs les plus futiles : limites de champs contestées, déprédations faites aux récoltes par le troupeau ou la basse-cour... Fréquemment ces dissensions, sans gravité à l'origine, dégénèrent en exacerbant la fierté de chacune des deux familles devenues rivales. Autrefois, le meurtre était l'aboutissement inéluctable d'une telle tension. Actuellement, la crainte des représailles d'une administration qui n'admet pas ce mode de règlement réussit à éviter de telles issues. Cependant, pour éviter le conflit latent qui n'a pu éclater par crainte de l'autorité « incompréhensive », l'un des partenaires, celui qui se sent le moins soutenu par l'opinion publique villageoise, est obligé de décamper, lui, sa famille et ses biens, de la région et de chercher ailleurs un établissement plus paisible.

Aucune autorité traditionnelle ne possède le poids suffisant pour imposer aux adversaires une solution à ces conflits perpétuels. Certes, il existe, en pays lobi comme partout ailleurs en Afrique, des alliés dont les liens avec les deux antagonistes seraient assez étroits et qui pourraient se poser en médiateurs efficaces et rechercher un terrain d'accord. Mais faut-il encore que cet allié jouisse d'une confiance assez solide auprès des deux partenaires pour trancher équitablement le différend qui les oppose. La notion

d'autorité traditionnelle, de hiérarchie n'existe en pays lobi qu'à un degré très faible : aucun mot, dans cette langue, n'exprime la notion de chef !

Ainsi, cette société fière et souvent frondeuse, où chaque membre possède un sens aigu de l'égalité, qui rejette tout pouvoir de coercition, toute hiérarchie, obligée par son système d'exploitation agricole archaïque à rechercher toujours plus loin des terres vierges, semble vouée à une instabilité permanente. Le sens religieux qu'elle possède cependant à un très haut degré et qui joue souvent, dans les sociétés paysannes, un rôle stabilisateur (par les liens qui se nouent entre les vivants et la terre où reposent les ancêtres) est ici impuissant à la retenir.

PREPARATIFS DE DEPART D'UNE FAMILLE LOBI

Mais le départ d'une famille n'est pas un acte simple : nombre de facteurs doivent être réunis avant de prendre une décision dont l'importance n'échappe à personne ; des garanties, principalement d'ordre religieux, doivent être observées avant de passer à la phase de départ proprement dite.

Tout d'abord, la situation familiale doit présenter un certain caractère de gravité : depuis quelques années, la sécheresse n'a pas favorisé les récoltes, les périodes de soudure sont difficiles, la mort a frappé la famille plus durement qu'aucune autre dans le village malgré les sacrifices nombreux offerts sur les autels des dieux de la terre, l'impôt n'a pu être complètement payé, enfin les relations avec les voisins deviennent de jour en jour plus tendues et le groupe familial ne se sent pas assez fort pour répondre aux mesures vexatoires dont il est l'objet. Il faut prendre une décision et rompre le cercle infernal des difficultés dans lequel il se trouve enfermé.

Pendant la saison sèche, le rythme ralenti des travaux a permis aux jeunes de voyager. A l'occasion de funérailles d'alliés ou de parents émigrés depuis quelques années dans les terres neuves du Sud, ils ont pu en cours de route admirer ces innombrables buttes d'ignames (9) qu'ils peuvent difficilement cultiver à la ferme (par manque de terres sablonneuses, de pluies suffisantes, régulières et précoces) et dont les récoltes sont source de richesse inépuisable. La vente de l'igname permet d'obtenir suffisamment d'argent pour payer l'impôt, acheter des vêtements, constituer des dots, accroître

(9) L'igname (*Dioscorea*), que le Lobi ne consomme guère, s'intègre facilement dans le rythme de sa culture traditionnelle : planté sur buttes pendant la saison sèche, il sera récolté en novembre et décembre ; peu exigeant pour les soins, sa culture permet pendant la saison des pluies de se consacrer totalement aux plantations de mil, de maïs, de haricot qui forment la base de son alimentation traditionnelle.

le troupeau et peut-être même acheter une bicyclette. Loin de chez eux, les jeunes ont vu des greniers remplis à ras bord de magnifiques épis de mil, des troupeaux nombreux — indice d'une prospérité certaine — qui paissaient dans les taillis. A l'occasion des fêtes de funérailles auxquelles ils ont assisté, la bière de mil a été offerte en abondance, des dizaines de poulets ont été tués et consommés par l'assistance nombreuse, enfin deux taureaux ont été sacrifiés pour honorer dignement la mémoire du défunt.

Au cours de la conversation, ils ont appris que les fonctionnaires du chef-lieu de subdivision s'aventuraient rarement dans leur village éloigné des pistes, pour procéder au recensement de la population. Cette absence de contrôle administratif est une garantie d'indépendance vis-à-vis des autorités et permet de faire échapper à l'impôt un certain nombre de membres de la famille. On leur a même certifié qu'aucune taxe sur le bétail — taxe exigée en Haute-Volta — n'est perçue en Côte-d'Ivoire. Ils se sont informés par ailleurs des conditions requises par les maîtres de la terre — les Koulango — pour une éventuelle installation dans la région.

Au retour, la famille a été mise au courant de toutes ces possibilités ; le chef de famille a demandé conseil aux dieux, des sacrifices leur ont été offerts, la consultation du devin a révélé que les génies de la brousse et les ancêtres ne s'opposaient pas à ce départ après l'accomplissement de certains sacrifices sur leur autel. Tous ces rituels accomplis, les auspices se révélant favorables, on fait des projets de départ.

Un des membres de la famille, le plus habile, accompagné d'un de ses jeunes frères, est envoyé en pays koulango pour préparer cette nouvelle installation. Ce délégué choisit généralement comme lieu de prospection une région déjà exploitée par un groupe lobi allié ou connu de la famille et chez lequel il peut s'installer et se renseigner à loisir. Après avoir parcouru le pays en tous sens, il découvre enfin un lieu propice à l'établissement de la ferme : sur le revers d'un coteau proche de la rivière, ou encore à proximité d'une brousse épaisse au sol léger mais profond et facile à travailler. Accompagné du représentant du chef de terre koulango, il détermine les limites à l'intérieur desquelles lui et sa famille pourront établir leurs cultures. Ce préalable une fois accepté de part et d'autre, le plus jeune frère est dépêché auprès du père demeuré au pays pour le tenir au courant des recherches et pour l'inviter à venir s'accorder définitivement avec le chef de terre koulango.

INSTALLATIONS PROVISOIRES

Le père vient ; il est suivi de quelques jeunes gens vigoureux — ses fils et ses futurs gendres — et d'une ou plusieurs femmes qui transportent provisions, ustensiles ménagers, cages à poules... Il se

rend aussitôt au village koulango, en compagnie de son fils aîné chargé de poulets et de cadeaux : kola, beurre de karité, etc. Les poulets sont offerts aux génies de la brousse koulango et sacrifiés sur leur autel par le chef de terre. Les dieux se montrent satisfaits de cette offrande (10) et accueillent favorablement la demande formulée par l'étranger en vue de s'installer dans les lieux qu'ils protègent.

Le Lobi se met ensuite d'accord avec son partenaire koulango sur le lieu d'installation, sur le montant des cadeaux qu'il devra remettre entre ses mains et qui seront offerts en remerciements aux génies de la brousse. Mais, pour sceller dès maintenant ce pacte qui les lie, 10 000 cauries lui sont versés immédiatement et un taureau lui est promis après la première récolte de mil en décembre.

Ces démarches achevées, le Lobi se rend, accompagné du délégué du chef de terre sur les lieux où il s'installera prochainement. Les jeunes qui l'ont accompagné dans ce voyage sont déjà là qui attendent, à l'ombre d'un arbre, l'instant où ils pourront commencer à défricher. Mais auparavant, il est indispensable de procéder à un ultime sacrifice : un poulet blanc est immolé par le chef lobi sur une pierre du champ en présence du représentant koulango. Si la victime succombe sur le dos l'étranger peut procéder à la mise en culture immédiate de la brousse. Les jeunes peuvent dès lors se mettre au travail.

La terre est retournée, remuée avec ardeur par cette équipe dynamique et joyeuse. Le vieux, pendant ce temps, prépare un campement de branchages et de paille de forme conique dans un coin du futur champ. En cas de pluie, les travailleurs pourront s'y réfugier et s'y abriter. Les arbres inutiles sont abattus ; au pied des plus gros qui n'offrent aucun intérêt économique, on allume un feu de branchages et d'herbe sèche. Seuls les karités et les nérés sont épargnés. Les grosses pièces de bois solides et fourchues sont mises à l'abri ; elles serviront plus tard à la construction de la charpente de la ferme définitive. Le soir, toute l'équipe rentre au village qui les a accueillis. Elle est nourrie sur les provisions amenées du village lointain : mil en grain, beurre de karité, viande séchée, condiments, farine de maïs et de mil préparée là-bas et transportée dans des peaux cousues.

Les pluies surviennent de plus en plus nombreuses et violentes. Un homme, muni de son inséparable arc et de son carquois, est retourné au village abandonné et a ramené quelques femmes alertes

(10) Le prêtre a égorgé un poulet, en a répandu le sang sur l'autel, puis l'a jeté à terre. Les dieux ont fait savoir au solliciteur qu'ils acquiesçaient à sa demande : la victime, lors de ses dernières convulsions, est en effet retombée sur le dos, les ailes écartées ; si la victime avait succombé dans toute autre position, il aurait été nécessaire de consulter le « diseur de choses sacrées » et d'accomplir d'autres rituels qu'il aurait dictés.

qui ont transporté avec elles d'autres provisions et des ustensiles de cuisine. Tout ce monde vit provisoirement au village d'accueil. Mais il est temps de préparer de nouvelles huttes près du nouveau champ : le chemin est long du village et certains signes de mésentente avec les villageois se laissent déjà percevoir.

En brousse, le travail est distribué par sexe : tandis que les femmes sèment le petit mil et le maïs, les hommes rassemblent des pièces de bois conservées lors du débroussement, les rassemblent et les lient pour constituer une charpente conique soutenue par un mât central solide. Sur cet assemblage, ils lacent entre les montants de la charpente des lianes souples sur lesquelles ils lieront, en commençant par le bas, une épaisse couche de paille arrachée à la brousse voisine. Le sommet de l'ensemble est coiffé d'une calotte de terre ou d'une vieille calebasse hors d'usage qui protégera la faite très vulnérable au moment des fortes pluies. Ces huttes — appelées *wa* par les Lobi — sont peu spacieuses et si basses qu'un homme peut difficilement s'y tenir debout. En même temps, on a aménagé un abri plus simple à proximité pour protéger la meule dormante ramenée précieusement et à grand-peine de l'ancienne ferme et scellée actuellement à une table de terre battue. Enfin, à quelque distance des *wa*, on a façonné un grenier en terre dont le plancher repose sur des pierres et qui est coiffé d'un toit de chaume.

C'est le *gatoune* qui protégera les récoltes de l'année précédente ramenées progressivement de l'ancien village (voir photo n° VII).

Mais depuis longtemps déjà, l'équipe des jeunes s'est dispersée après les gros travaux de débroussement. Un magnifique repas leur a été offert pour les récompenser de leurs efforts et la bière de mil a coulé à flots.

Ce petit coin de brousse, abandonné et tranquille il y a quelques semaines encore, est devenu un centre actif où chacun s'affaire à sa tâche propre. Les pluies deviennent de plus en plus fréquentes, l'herbe verdit partout, le maïs et le mil grandissent, le champ est maintenant immense et les hommes sont incapables de poursuivre leur débroussement plus avant : les herbes sont trop hautes et repoussent trop rapidement. Il est temps de déménager les derniers « meubles » demeurés là-bas.

Par petites étapes on ramène le troupeau — plus en sécurité ici que dans le village abandonné —, les enfants en bas âge et les derniers ustensiles ménagers. Seuls, les vieux sont demeurés là-bas pour un dernier hivernage ; ils rejoindront la petite colonie à la fin de la saison des pluies.

INSTALLATION DEFINITIVE

Généralement, le groupe séjourne pendant une seule année dans ces *wa* de paille inconfortables. Les récoltes sur les terres

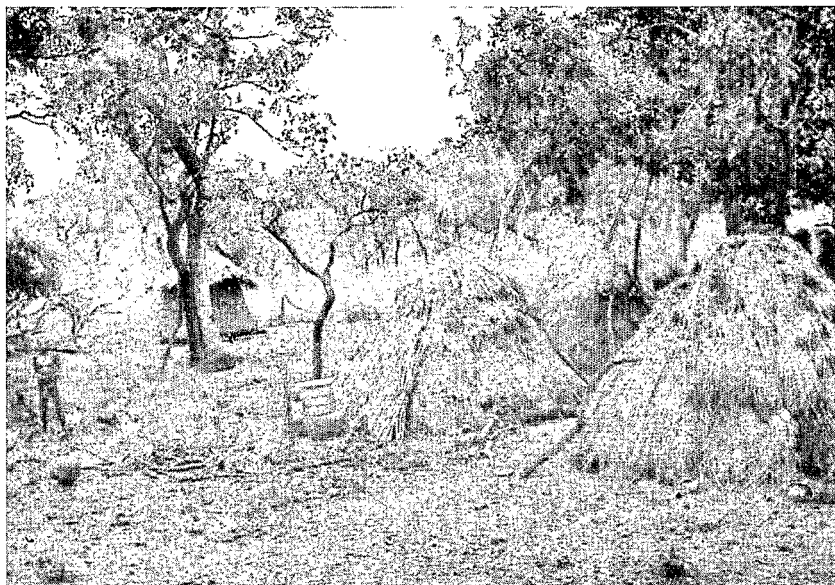
neuves ont été excellentes ; les greniers sont remplis à ras bord et il a fallu en construire d'autres ; le troupeau n'a pas trop souffert des pluies d'hivernage ; toute la famille est en excellente santé : aucun décès n'est à déplorer. Les dieux et les génies de la brousse ont tenu leur parole ; on peut envisager de se fixer définitivement dans ces lieux propices.

Dès décembre ou janvier, lorsque la récolte est serrée dans les nouveaux greniers, que la rivière roule suffisamment d'eau pour mouiller la terre destinée à la construction, les hommes délimitent l'emplacement de la future ferme qu'ils se proposent de construire. Cet emplacement devra remplir un certain nombre de conditions : être situé à peu de distance de la rivière, sur un terrain sec, à proximité du champ de culture et d'une bande de terre argileuse propre à façonner des murs solides.

Les limites de la ferme une fois tracées, le chef de famille procède sur place aux différents rituels qui favoriseront la prospérité du groupe établi en ces lieux. On procède à nouveau aux invitations coutumières pour la construction du nouveau *tuoré*. Les amis du voisinage, les alliés de l'ancien village avertis de ces travaux, viennent grossir le groupe des travailleurs. Les tâches sont réparties par sexe : les hommes gâchent la terre dans des trous profonds qu'ils ont creusés à cet effet ; les femmes transportent l'eau et les boules de terre molle aux habiles maçons qui façonnent de leurs mains les murs et les cloisons intérieures constituées par des bandes d'argile superposées. Tous les deux jours, une nouvelle bande est modelée, lissée avec soin sur la précédente suffisamment sèche et solide pour la supporter. Après une bonne semaine de travail ininterrompu, les cinq bandes de terre solides et épaisses qui donnent la hauteur à l'ensemble — environ 2,50 m y compris le rebord de la terrasse supérieure — ont été achevées. Une fois de plus, le maître des lieux se montre d'autant plus généreux à l'égard de ses amis venus nombreux pour l'aider qu'il désire leur prouver, par ses libéralités, la pleine réussite de sa nouvelle entreprise. Les plumes de poulets et de pintades collées lors du repas de remerciement sur le fronton de son entrée sont la marque tangible d'une grande largesse mais aussi d'une pleine prospérité (voir photo n° VIII).

Le travail n'est cependant pas encore achevé : les terrasses supérieures doivent être aménagées rapidement avant les prochaines pluies. On fait appel à un ami, charpentier, qui aide à façonner et à placer les nombreuses pièces de bois (coupées et mises sous abri lors des premiers débroussements) qui soutiendront les terrasses faites d'un clayonnage épais de branchages et de terre battue.

Si les travaux agricoles se sont ralentis après les récoltes, ils ne sont cependant pas terminés. Depuis la fin des dernières pluies, les jeunes ont poursuivi le débroussement de la forêt, non pour semer le mil cette année, mais pour planter l'igname qui vient en



VII. — CAMPMENT PROVISOIRE LOBI AUX ENVIRONS DE BOUNA

Au premier plan, à droite, trois Wa en chaume ; à gauche, un grenier en terre avec toit de paille. A l'arrière-plan les arbustes.

Photo G. Savonnet ; cliché I. F. A. N.



VIII. — UNE FERME LOBI « TUORÉ »

Au premier plan à gauche un autel des dieux familiaux ; au fond la ferme avec son échelle à perroquet par laquelle on peut accéder à la terrasse.

Photo G. Savonnet ; cliché I. F. A. N.

tête dans le cycle des cultures. Au fur et à mesure de l'écobuage du champ, le cultivateur élève des buttes de terre (hautes de 0,80 m à 1 m). Une motte enracinée ou une épaisse couche de feuilles placée au sommet protégera l'ensemble contre l'ardeur du soleil et conservera une certaine fraîcheur à l'intérieur. Fin janvier ou début février, il enfouira au haut de la butte de jeunes plants achetés à prix forts aux Koulango. Plus tard il sèmera le mil dans les anciens champs débroussés l'année précédente (11) [voir photo n° IX].

Après cette année d'incertitude, de travaux intensifs et soutenus pendant laquelle tout a été mis en œuvre pour s'installer, s'organiser, débrousser les champs, ramener de l'ancien village troupeau, reste de récolte, maigre mobilier, la vie s'organise au rythme des saisons. Le temps de repos qu'une longue saison sèche imposait dans le Nord est plus réduit ici. Le Lobi ne peut plus comme autrefois se joindre aux traditionnelles grandes battues qui le retenaient en brousse parfois pendant des semaines entières. Certes, la réserve de faune de Bouna est proche et la tentation d'y pénétrer est forte pour l'infatigable chasseur qu'il est. Mais la forêt est étroitement surveillée et les peines de prison qui frappent lourdement les braconniers l'incitent à la prudence.

Au terme de son installation, le Lobi s'est adapté très facilement à ce nouveau pays qui l'a adopté. Si l'on juge par le nombre peu élevé de familles qui reviennent dans leur région d'origine (12), il semble, en fin de compte, que cette transplantation comble ses espérances : les siens ne souffrent plus des disettes qui, périodiquement, sévissaient là-bas ; il s'enrichit par la vente rémunératrice de l'igname ; son troupeau s'agrandit chaque année.

On peut se demander dès lors si, dans ces conditions nouvelles, favorables à son épanouissement, le Lobi a changé son mode de vie, dans quelle mesure une existence plus facile et des possibilités plus nombreuses l'incitent à améliorer ses conditions de vie et de confort, quels sont enfin les types de relations qu'il entretient avec les maîtres du sol.

Mais avant d'aborder l'étude de ces problèmes, il semble bon de situer dans une description sommaire les deux types de villages lobi et koulango et leur société. Cette présentation rapide permettra de saisir et d'apprécier, par l'« extérieur », l'état d'évolution respectif de ces deux groupes ethniques.

(11) Excepté la première année d'installation où le Lobi est obligé de consacrer la totalité de ses champs à des cultures de première nécessité, l'igname est cultivé, chaque année, en tête du cycle des cultures sur les terres nouvellement débroussées. L'année suivante, les buttes sont détruites et on procède aux semences du maïs, du gros mil et du petit mil (et cultures annexes : haricot, arachide...) jusqu'à épuisement du sol.

(12) Rarement plus d'une dizaine chaque année pour toute la subdivision de Batié qui compte 30 000 habitants.

LES DEUX GROUPES EN PRESENCE : LOBI ET KOULANGO

Nous avons déjà constaté que l'agglomération koulango se différencie sensiblement de l'habitat lobi : la première, constituée de petites cases circulaires, ramassées, tassées au pied de sa forêt sacrée, s'oppose au second, formé d'habitations massives et trapues, dispersées sur un large rayon à travers la brousse. Cependant, si l'on compare l'habitat lobi tel qu'il apparaît dans les deux régions de Gaoua et de Danoa, par exemple, on remarque qu'il se présente en ordre plus lâche au Nord qu'au Sud. Ici, en pays koulango, les fermes sont plus rapprochées les unes des autres, comme si, en terre étrangère, un certain sentiment d'insécurité et de crainte incitait à rechercher la présence plus immédiate des voisins et des alliés. On constate, d'autre part, que jamais une ferme lobi n'est installée à proximité du village koulango, et encore moins dans l'agglomération elle-même. Les plus proches *tuoré* sont construits à plusieurs centaines de mètres de là.

Mises à part ces deux constatations qui ont trait au dispositif de l'habitat lobi, l'agglomération elle-même a conservé le même aspect que dans son pays d'origine. A proximité de l'autel des dieux protecteurs de la famille, constitué par un socle de terre dans lequel a été fiché un pieu de bois à sommet fourchu où sont attachés les restes de victimes : ossements et plumes, s'élève le vaste tas de détritrus ménagers ; plus loin sont dispersés des morceaux de bois et de branches sèches destinés à alimenter le foyer domestique. Près de l'unique entrée de l'habitation aux murs souvent délabrés et fissurés, une femme, au corps nu ceinturé d'un cache-sexe de feuilles ou de fibres, pile le mil. Des poules et des poulets en grand nombre se disputent le grain qui jaillit hors de l'énorme mortier de bois. A quelque distance, le troupeau paît sous la garde peu vigilante d'un groupe d'enfants nus et gris de poussière. Sur les terrasses, des Calebasses et des poteries en terre sèchent au soleil à proximité de quelques gerbes de mil. A l'intérieur de l'habitation, dans les pièces sombres, basses et toujours enfumées, les femmes s'affairent à la préparation des repas sur un foyer sommaire. Aucun meuble, sinon quelques nattes jetées à même le sol, et une série de Calebasses et de poteries, patinées par la fumée, qui sont empilées dans un angle et constituent l'essentiel de ce maigre mobilier lobi. Pendant la journée, les hommes sont généralement absents. Les femmes et les enfants s'enfuient souvent à votre approche et le vieux, qui ne peut aller travailler aux champs, s'avance lentement vers l'inconnu, le visage fermé, l'air inquiet.

Tout différent est le petit village koulango dont dépendent ces dizaines de colonies lobi. Il a un aspect timide et fragile, blotti contre son bois sacré aux arbres immenses. Ici l'habitat est très resserré, les paillotes rondes couvertes d'un toit de chaume sont

spacieuses et méticuleusement entretenues. Par un certain souci de coquetterie, les murs extérieurs sont crépis chaque année et rehaussés de motifs décoratifs en couleurs. L'intérieur des habitations est propre, net, ainsi que les cours et les places voisines (voir photo n° X).

Un confort relatif apparaît partout : des lits de bois avec matelas de paille, protégés par des moustiquaires sommaires, remplacent la natte ; la casserole en aluminium ou en émail, le verre, la marmite en fonte se sont substitués à la calebasse et à la fragile poterie de terre. Tout respire une certaine aisance ; le commerçant dioula s'est établi dans le village, il vend sa pacotille ou confectionne des vêtements à l'aide d'une machine à coudre. Le Koulango est affable, curieux des nouvelles que lui apporte l'étranger de passage, soucieux de recevoir avec gentillesse le visiteur qui lui fait l'honneur de s'attarder dans ce village calme et reposant.

Parfois un Lobi des environs vient rendre visite à l'un des membres de ces familles. Il paraît intimidé dans cette agglomération paisible et ordonnée. Une certaine honte de porter sur lui des vêtements en loques devant les femmes koulango vêtues de leur pagne aux coloris recherchés, un certain complexe — lui cependant si fier dans son hameau — le rendent mal à l'aise et gauche. Il s'assied à l'écart, sous un arbre, outil entre les jambes ; il attend avec patience la personne qu'il désire rencontrer. De loin, les rires des femmes occupées à piler le mil ou à préparer le repas semblent le railler. Les hommes passent devant lui sans le saluer, ignorant sa présence. Après de longues heures d'attente, parfois, il peut enfin s'entretenir avec la personne désirée. Un bref dialogue en langue lobi — car il ne parle généralement que cette langue — s'engage. Il est souvent question de trancher un différend qui oppose deux familles voisines et qui n'a pu être réglé dans le hameau. Le Koulango est choisi comme arbitre. De part et d'autre, il recevra des cadeaux qui seront offerts sur l'autel des dieux puissants que seul il sait interroger avec succès. Le Lobi doit se plier à toutes ces exigences des maîtres de la terre ou de leurs intermédiaires qui profitent de son passage dans leur hameau pour exiger cadeaux et redevances impayées.

LES RELATIONS ENTRE LES DEUX GROUPES

Un certain lien de dépendance, de subordination, essentiellement d'origine économique-religieuse, tient l'émigré sous la coupe des maîtres de la terre koulango. Chaque année, le Lobi, outre le bœuf et les 10 000 cauries offerts à l'arrivée pour son installation, doit apporter au village dont il dépend un ou plusieurs poulets, une calebasse de beurre de karité (environ 5 kg) et un panier de mil ou de maïs égrené (10 à 15 kg).



IX. — CHAMP RÉCEMMENT DÉFRICHÉ ET MIS EN BUTTES POUR CULTURE DE L'IGNAME
Remarquer, au centre, face au cultivateur lobi armé de son arc et de son carquois, les traces d'un récent sacrifice de poulet blanc immolé sur la première butte.
Photo G. Savonnet ; cliché I. F. A. N.



X. — UN VILLAGE KOULANGO
Cases circulaires à toit de chaume, aux murs blanchis à la chaux et ornés de motifs décoratifs en couleurs (à gauche et au fond au centre) ; amas de bois sec empilé destiné au chauffage.
Photo G. Savonnet ; cliché I. F. A. N.

Les Koulango ont essayé, mais en vain, semble-t-il, d'exiger de leurs voisins des prestations en nature : défrichement de lopins de terre et mise en butte pour la culture de l'igname. Au moment de la soudure, il est fréquent que les « maîtres » sollicitent sans pudeur et sans fausse honte le don supplémentaire de quelques paniers de mil ou de maïs qui leur sont apportés sans enthousiasme et toujours après de longs palabres.

Les obligations contractuelles qui lient les occupants et les maîtres du sol ont donc un caractère assez lâche. Le Lobi se sent, en dépit de sa supériorité numérique — 30 000 contre 4 000 —, en état d'infériorité latente : situation qu'il n'a pu surmonter par crainte des représailles que pourraient faire fondre sur lui ses hôtes en sollicitant l'aide de leurs dieux très puissants. Les Koulango, population plus raffinée, plus sociable, au système social plus hiérarchisé, ont jusqu'à présent su contenir leurs voisins dans les limites d'un certain respect de leurs institutions religieuses et sociales. Ils n'ont jamais toléré qu'un Lobi installe sa ferme à proximité immédiate de leur village, qu'une jeune fille épouse un émigrant qu'ils tiennent pour « barbare ». S'ils tolèrent parfois sa présence temporaire dans leur village, ils savent, lors des premiers travaux de défrichement — au début de son installation —, en tirer le maximum de profit, et les exigences seront nombreuses après son établissement définitif. Peu à peu le groupe koulango se laisse aller à une certaine paresse, à une certaine passivité qui le conduit à sa perte : l'absence de jeunes en est un des traits les plus sensibles.

En traversant un hameau lobi, le voyageur le moins averti est frappé par la vie qui s'en dégage : les enfants sont très nombreux, des cris fusent de partout, le village est rempli d'une jeunesse nombreuse. L'agglomération koulango, par contre, apparaît moins vivante, les enfants y sont moins nombreux. L'étude des recensements confirme cette impression. Si la société lobi est constituée par un pourcentage élevé de jeunes âgés de moins de 10 ans — 30 à 40 % — ce pourcentage est beaucoup plus faible en village koulango : 22 à 25 %. La femme koulango, généralement très coquette, préfère quitter le village en épousant un citadin qui lui offrira une vie plus confortable. Faute de femmes, les hommes célibataires sont nombreux et, ne pouvant sans déchoir procéder aux travaux ménagers indispensables, ils quittent sans esprit de retour la brousse pour chercher du travail à la ville. Les villages se rétrécissent, les cases se vident, se dépeuplent. Réduite à une dizaine d'habitants, tous âgés pour la plupart, l'agglomération est alors définitivement abandonnée et cette maigre population va grossir l'effectif d'un village voisin et ami. C'est ainsi que dans le canton de Danoa, sur 16 villages portant un nom koulango, 9 seulement sont aujourd'hui habités par des autochtones ; les autres sont occupés par les Lobi. Dans le canton d'Angaye, la proportion

est encore inférieure : 13 sur 32. Encore faut-il noter que cette proportion ne correspond pas exactement à la réalité : nombre de villages recensés sous un nom lobi étaient autrefois occupés par des Koulango : la toponymie change avec les nouveaux occupants, et la nouvelle dénomination se substitue peu à peu à la première (13).

Les infiltrations toutes pacifiques des Lobi auraient pu, dans une certaine mesure, insuffler une vigueur nouvelle à ce groupe en pleine décadence ; une coopération plus étroite aurait pu s'établir entre eux sur le plan économique et social. Mais le décalage de civilisation est sensible : l'une très fruste, l'autre relativement évoluée ; les systèmes sociaux différents — l'un quelque peu anarchique, l'autre plus hiérarchisé — sont tels que les deux populations ne peuvent entretenir que des relations lâches et réduites qui se situent dans des limites économique-religieuses très strictes, très précises.

Il semble même que loin d'apporter ce renouveau indispensable à la survie du peuple koulango, la présence des colonisateurs lobi l'ait au contraire rendu moins actif et le précipite vers une déchéance plus rapide. Actuellement le peuple koulango vit au-dessus de ses moyens, de ses possibilités économiques ; son activité se réduit au strict minimum et il comble ses déficits vivriers pendant la période de la soudure en exigeant toujours plus de ses hôtes. Cette situation, dans laquelle le maître du pays devient solliciteur auprès de ses protégés, dénote un stade de décadence avancé et, peut-être, irréversible. Si aucun facteur nouveau ne vient stopper cette évolution, il est certain que d'ici quelques dizaines d'années, ce groupe ne réunira plus qu'un petit nombre de villages témoins, comptant encore quelques centaines de personnes, les autres ayant cédé leur droit et leur village aux colonisateurs venus du Nord.

Aussi pénible que soit cette perspective de la disparition ou plutôt de l'évanouissement d'une société relativement évoluée sous la poussée d'un groupe aux mœurs moins raffinées, on peut se demander s'il n'existerait pas une certaine compensation d'ordre économique : la mise en valeur des terres vierges avec apport d'un complément appréciable de produits vivriers dans ces pays sous-alimentés. Certes, le Lobi est un travailleur dynamique, peu soucieux de ses peines, acharné au travail. Mais est-il bon cultivateur ? Prend-il soin de préserver son patrimoine, la fertilité de ses terres ?

(13) Un groupe lobi qui occupe l'emplacement d'un village koulango abandonné, conserve l'ancienne toponymie mais lui adjoint un nom lobi : c'est ainsi que le hameau de Diewe, nom koulango d'un village du canton d'Angaye, s'appelle aussi Bielmidou, nom lobi donné par les occupants actuels. Plus tard, cette toponymie des premiers occupants sera oubliée et cet emplacement ne conservera que le nom donné par les nouveaux arrivés. Peu à peu, au fur et à mesure que l'installation lobi se prolonge, les noms des lieux où ont vécu les Koulango sont oubliés.

Nous avons vu qu'une des raisons de son instabilité réside dans le fait que les sols qu'il cultive d'une manière archaïque, sans fumure, sans aménagement contre les risques d'érosion, étaient rapidement épuisés et l'obligeaient à rechercher toujours plus loin des terres nouvelles.

Dans la région de Bouna, les sols sont extrêmement fragiles : ils sont constitués par des arènes granitiques très mobiles recouvertes par une mince couche humifère obtenue par la décomposition des végétaux. Le tout (d'une épaisseur qui ne dépasse pas 40 à 50 cm) repose généralement sur la roche mère : granite, ou sur une croûte ferrugineuse.

Jusqu'à l'arrivée des Lobi, ces sols avaient pu être utilisés et conservés sans danger : le système de rotation des cultures adopté par les Koulango est extrêmement long : 30 à 40 années s'écoulent entre deux cultures ; la durée d'exploitation par contre est courte : deux années seulement (première année : igname ; deuxième année : mil, maïs, haricot... puis jachère). La végétation, maltraitée durant les deux années de culture, reprend, avec une force accrue, possession du champ pendant cette longue période de repos. Les sols, pendant la période d'exploitation sont demeurés à peu près intacts : la brièveté du cycle de culture n'ayant pu donner prise à l'érosion.

Le système agricole pratiqué par les Lobi est, par contre, beaucoup plus dangereux pour ces terres fragiles. Ils n'ont pas modifié leurs pratiques agraires en fonction de ces nouveaux facteurs pédologiques. Le cycle de leurs cultures trop long — cinq à six ans — pour des périodes de repos trop courtes — six à huit ans — ne permet pas la reconstitution du couvert végétal, en grande partie détruit pendant la période d'exploitation. Sans fumure, ni aménagement pour lutter contre l'érosion, après une quinzaine d'années d'exploitation la roche mère ou la croûte ferrugineuse sous-jacente apparaît par plaques, la végétation est incapable de s'y établir épaisse et le cultivateur doit rechercher ailleurs une brousse meilleure. Il abandonne derrière lui un sol ruiné et irrécupérable.

CONCLUSIONS SUR LA COLONISATION LOBI

Au cours de cette brève étude sur la colonisation lobi en pays koulango, deux problèmes retiennent l'attention et exigent des solutions urgentes : le premier concerne la survie du groupe autochtone dans son milieu, le deuxième intéresse la conservation des sols.

Le premier, problème de contact entre deux civilisations, est d'ordre psycho-sociologique. Il nécessiterait une étude approfondie de la part de l'ethnographe et du sociologue, étude qui permettrait

de connaître, d'une part les rapports précis qui existent entre ces populations, d'autre part les causes profondes qui provoquent la fuite, la disparition de l'une d'elles devant la poussée, cependant toute pacifique, de l'autre. Peut-être, pourrait-on découvrir une solution qui permettrait de rééquilibrer leur influence compensatrice et leur stabilité réciproque.

Le second, de caractère plus technique, concerne la conservation des sols ; il intéresse l'agronome et le pédologue. Certes, il est encore facile de stopper ce processus de l'érosion qui n'atteint qu'une faible proportion des terres arables. La grande dispersion des hameaux lobi ne faciliterait pas une action de grande envergure. Mais une enquête systématique par photographies aériennes d'abord qui permettrait de délimiter les terroirs les plus atteints, puis sur place, autoriserait la mise en œuvre des mesures énergiques destinées à aménager mais aussi à améliorer les cultures et les terres dangereusement compromises. Un double but serait ainsi atteint : le maintien de la fertilité et la stabilisation d'une population laborieuse et courageuse dont le principal motif de déplacement aurait été supprimé.

Ainsi ce mouvement migratoire des Lobi vers les terres neuves du Sud se présente-t-il sous un aspect quelque peu anachronique. Il apparaît comme un dernier témoin de ces migrations traditionnelles qui sévirent en Afrique au cours de nombreux siècles et qui étaient motivées en partie par la recherche continuelle de nouvelles terres après épuisement des anciennes.

Trois traits caractérisent ces mouvements : l'importance numérique des émigrants, l'amplitude et la continuité de leur déplacement et leur conservatisme traditionnel.

Ce mouvement migratoire des Lobi de la montagne a un caractère général ; il englobe toute la population du Sud de Gaoua, c'est-à-dire 50 à 60 000 individus (soit 25 à 30 000 vivant en Haute-Volta, et un nombre à peu près équivalent installé en Côte-d'Ivoire). A plus ou moins longue échéance, ces individus sont sollicités par ce mouvement lent et continu qui les pousse vers les fronts pionniers méridionaux. Ce chiffre apparaît peut-être modeste en comparaison de celui des émigrés mossi qui chaque année désertent la Haute-Volta pour s'établir temporairement au Ghana ou en Côte-d'Ivoire (14). Mais, comme nous l'avons déjà signalé, chez les Lobi cette mobilité affecte la famille globale. Chez les autres, 10 à 15 % seulement du groupe se déplacent (pendant une courte durée située pendant les mois d'inactivité agricole, de décembre à juin). Encore ces départs sont-ils compensés, chaque année, par un nombre à peu près équivalent d'émigrés qui reviennent au pays et l'enrichissent

(14) On estime à un chiffre compris entre 100 et 200 000 le nombre de ces départs annuels.

dans une certaine mesure par leurs apports (argent, tissus...). Le potentiel économique et social, dans ce cas, demeure stable. Par contre, la poussée continue des Lobi vers le Sud, prive chaque année la Haute-Volta de quelques milliers d'individus seulement, mais ces migrants actifs et dynamiques partent sans esprit de retour, sans que la région de départ n'en retire aucune compensation.

L'amplitude du déplacement est lui aussi important : en un siècle, chaque famille lobi s'est déplacée en moyenne d'une centaine de kilomètres au cours d'un périple dont le cheminement a été décrit plus haut (15).

Enfin, pendant toute cette longue pérégrination, cette population semble avoir conservé intactes ses traditions et ses coutumes. Le groupement ne s'est enrichi d'aucun apport de la civilisation matérielle moderne. Il semble même que cette société, constituée par des membres dont l'individualisme est indéniable, individualisme qui devrait en principe rendre chacun d'eux plus vulnérable, plus perméable aux influences extérieures, a opposé un refus global à la reconnaissance et à l'adoption de certains apports bénéfiques de cette civilisation. Ce rejet s'est matérialisé par une fuite devant tout ce qui pouvait troubler ses habitudes, ses rites ancestraux. Elle s'est retranchée dans un conservatisme qui se veut complet, sans faille.

Mais ce refus d'adapter ses institutions aux conditions d'une vie moderne qui peu à peu la cerne de toutes parts n'est-il pas une faiblesse, une erreur ? Tôt ou tard, cette société, qui jusqu'à présent a lutté et a réussi à maintenir l'intégrité de ses coutumes, sera dans l'obligation de rompre avec elles. Le choc sera d'autant plus brutal et rapide que nulle transition n'a jusqu'ici été aménagée pour amortir ce passage d'institutions traditionnelles à une modernisation des genres de vie.

Peut-être ces contacts, aussi légers soient-ils, avec ce reste de civilisation des Koulango du Nord (qui ont su conserver leurs croyances coutumières sans toutefois renier les apports du modernisme — confort, intégration dans une économie régionale... —) auxquels s'ajoute déjà une certaine incitation politique de la part de jeunes et dynamiques républiques, favorisent-ils en fin de compte cette évolution que cinquante années d'occupation conservatrice n'ont pu vaincre.

(15) Ce chiffre a été retenu après sondage fait auprès d'une centaine de familles.

NOUVELLE SÉRIE

1962

Mémoire N° 3

ÉTUDES VOLTAÏQUES

●

Paul BARLET - La Haute-Volta (Essai de présentation géographique)

Georges SAVONNET - La colonisation du pays Koulango (Haute Côte-d'Ivoire)
par les Lobi de Haute-Volta

Michel IZARD - Bibliographie générale des Mossi

●

RÉPUBLIQUE DE HAUTE-VOLTA

Centre **IFAN-ORSTOM**

OUAGADOUGOU

O. R. S. T. O. M.

Collection de Référence

5 MAI 1965

n° 12646 ex1